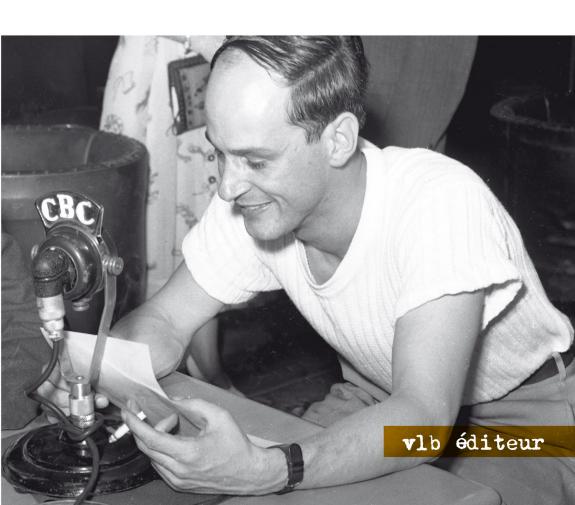
Sous la direction de

### Alexandre Stefanescu et Éric Bédard

# RENÉ LÉVESQUE

HOMME DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRIT



Sous la direction de ALEXANDRE STEFANESCU et ÉRIC BÉDARD

# RENÉ LÉVESQUE

## HOMME DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRIT



#### Ouverture

#### PAR JEAN-LOUIS ROY

Je dois à l'amitié de certains d'entre vous de prononcer cette conférence d'ouverture même si je suis sans compétence particulière pour apprécier la prose, la chronique, le genre mémorial, la lexicographie et autres dimensions, formes et fonds, de l'œuvre de René Lévesque, journaliste, chroniqueur, ministre, chef de parti et 23<sup>e</sup> premier ministre du Québec. Cette œuvre s'étend sur près d'un demi-siècle et emprunte tous les modes disponibles de la communication comme le montre le programme de notre colloque. Cette œuvre fut un long dialogue avec les Québécois, d'abord pour comprendre le monde et ensuite pour le changer.

#### **Quelques souvenirs**

Plusieurs parmi vous ont été des intimes de René Lévesque. Tel ne fut pas mon cas. Certes, mes enfants et les enfants Côté étaient des amis très proches et, dans ce contexte, les familles se retrouvaient à l'occasion des anniversaires ou des fêtes scolaires. Corinne Côté-Lévesque y venait régulièrement, et parfois accompagnée. La surprise était grande et heureuse pour nous tous, y compris le restaurateur chinois de la rue Victoria à Saint-Lambert qui voyait débarquer chez lui le premier ministre du Québec.

Nous nous connaissions autrement. Président de la Ligue des droits de l'homme où militaient Jacques-Yvan Morin, Monique Rochon, Stella Guy, Simone Chartrand, Léo Cormier, Lisette Gervais, Pierre Meunier, le juge Sauvé et bien d'autres, j'ai alors rencontré avec Maurice Champagne toute la classe politique, y compris René Lévesque. La Ligue menait campagne pour la reconnaissance des droits individuels, ce qui était assez vendeur mais aussi pour les droits collectifs y compris le droit à l'autodétermination du Québec, ce qui l'était moins, et pour l'adoption par le Québec d'une Charte des droits et libertés. Quelques années plus tard, je serai nommé commissaire et administrateur de la Charte par le gouvernement Lévesque.

Plus avant encore dans le temps, je me souviens d'un entretien sollicité et obtenu avec le chef du Parti québécois pour une chronique que je tenais alors dans la revue *Actualité*. Revenant d'une tournée du Québec, il m'avait reçu dans son petit bureau de la rue Christophe-Colomb et baladé verbalement de Gaspé à Val-d'Or, du Lac-Saint-Jean à Saint-Georges de Beauce. Pour le néophyte que j'étais alors, ce moment fut à la fois une grande leçon de géographie, de politique et de journalisme. Le texte complet de l'entretien faisait 20 pages, la synthèse remise à la rédaction pour publication 5 ou 6 pages et le texte publié une page et demie. Une pratique barbare de la coupe que je retrouverai au *Devoir*.

Plus avant encore dans le temps, je me souviens de la venue de René Lévesque dans ma Beauce natale chez un oncle député fédéral indépendant. Le docteur Raoul Poulin. Dans le parlement fédéral contrôlé alors par le vieux lion des Prairies, ce fier Beauceron formait avec deux ou trois autres collègues indépendants un Bloc québécois avant la lettre et, cher Graham Fraser, il désespérait comme vous de voir le gouvernement fédéral respecter les langues de ses deux « peuples fondateurs », comme on disait alors, les «langues officielles», comme on disait hier encore avant la nomination de titulaires unilingues aux fonctions de Directeur des communications au Bureau du premier ministre, de vérificateur général du Canada et de juge à la Cour suprême. Dans le petit village de Saint-Martin de Beauce, la venue de René Chaloult, de Jean Drapeau ou de René Lévesque constituait des événements considérables et donnait lieu à de vastes supputations pré-péquistes qu'emportait la débâcle annuelle de la rivière Chaudière.

Ma relation avec René Lévesque changea de nature entre 1981 et 1986. Nommé directeur du *Devoir*, je devais commenter les

actualités du temps et, en priorité, celles du Québec dont le gouvernement était alors dirigé par M. Lévesque. Nos contacts étaient rares, précis et non dépourvus de cordialité sauf quand il exigeait avec insistance et parfois avec raison un redressement et confondait le texte faisant problème et son ou sa signataire. « Ce n'est pas digne du *Devoir* — Un journal comme *Le Devoir* ne peut pas descendre aussi bas. » Et vlan! Une collègue en particulier lui tapait sur les nerfs, et je vous épargne les qualificatifs puisés dans son vaste vocabulaire pour moquer sa brillance éphémère et son piètre sens politique, selon le jugement du premier ministre.

Post-référendaire, la période était chargée comme aucune autre. Elle était remplie d'incroyables contrastes: la parade des vainqueurs menée par Trudeau et Chrétien, la main tendue de Mulroney utilisant les mots que lui prêtait Lucien Bouchard, pour un temps, et la réponse de René Lévesque, la seule possible dans la conjoncture, mais qui fit éclater son parti; l'alliance des provinces avec le Québec suivi du glacial isolement du gouvernement québécois; le rapatriement de la Constitution et le surplace insupportable et obligé de l'Assemblée nationale; la profonde crise économique obligeant le gouvernement Lévesque à frapper ses alliés naturels et, au Parti québécois, une incessante guérilla de concepts, de propositions et « d'accession à l'infaillibilité », selon la forte expression de René Lévesque, heurté par une telle frénésie, plongeant avec régularité la première force politique du Québec et le gouvernement dans l'acide. «Un climat d'étuve », écrira René Lévesque. Les caribous se précipitant dans les eaux de la Caniapiscau et les kangourous dissimulant dans leur poche ventrale ce qu'ils ont présumément de plus cher.

Clairement, le temps de la rupture était venu, celui de la reconstruction, engagé, mais « les secousses des derniers mois avaient laissé des fissures que rien ni personne ne pourrait plus réparer ». Sur ces mots, René Lévesque change de chapitre et donne au suivant le titre de l'un de mes éditoriaux : « La grande fatigue de M. Lévesque ».

Durant cette période, je signerai un grand nombre de textes consacrés au premier ministre, à ses politiques et aux crises qui assaillaient alors la société québécoise. Aussi aux événements extraordinaires du PQ devenu une sorte de volcan en éruption permanente. Puis vint, selon le mot de René Lévesque, « le temps du détachement ».

Des années plus tard, je le reçus à la délégation du Québec à Paris. Il n'était plus chef de gouvernement. Au ministère des Relations internationales, certains s'inquiétaient du traitement que je lui réservais. On me bombardait d'instructions exigeant que nous adoptions une position plus modérée. Dans l'intervalle, je communique avec le premier ministre Bourassa pour autre chose et, à la fin de notre conversation, je lui dis que le MRI me fait quelques misères à propos de la venue de René Lévesque. Il veut des noms, bien sûr, et conclut comme suit: «Recevez-le comme vous me recevez! » Au dîner, je fais le mot de circonstance en citant abondamment l'un de mes éditoriaux, particulièrement louangeur pour mon invité principal. Alors René Lévesque se lève à son tour et, avec son humour unique, me met au défi de citer un autre, un seul autre éditorial aussi favorable. L'homme était manifestement heureux. Il était à nouveau journaliste et préparait une grande série sur la Francophonie. Nous avons alors longuement débattu du mouvement qu'il enveloppait d'une affection certaine et d'un doute méthodique non moins certain.

#### Une vision de la politique

J'ai longtemps hésité entre quelques expressions fortes offertes par Martine Tremblay dans son très beau livre *Derrière les portes closes* et une expression de Corinne Côté-Lévesque dans sa présentation de *Attendez que je me rappelle...* pour qualifier l'œuvre considérable de René Lévesque. J'ai finalement choisi ces mots simples de son épouse: « Il ne faisait pas de la politique, il avait une vision de la politique. » En effet, René Lévesque appartient à cette confrérie peu nombreuse de politiques qui, dans l'histoire propre du Québec, ont eu une vision de la politique. Ceux-là ont imaginé à la fois la dimension exaltante du destin commun possible, et celle, tragique, des limites de son accomplissement. René Lévesque a été le porteur « d'exigences plus profondes », selon l'expression de Thomas Sloan, expression que reprend justement Martine Tremblay.

Comment partager ces exigences plus profondes pour qu'elles ne restent pas méditations personnelles ou sèches propositions programmatiques? Comment les transposer dans la sphère publique, les montrer au grand jour et les offrir en partage sans les trahir et sans se trahir? Les prises de parole innombrables et les écrits de René Lévesque sont indissociables de cette nécessité et de cette impossibilité. Sa liberté aussi, y compris face au Parti et à ses autres créations qui n'ont jamais eu priorité sur ses exigences plus profondes. En matière de droits, de liberté et de valeurs démocratiques, il se méfiait des trouvailles du siècle et leur préférait les trouvailles venues des siècles.

Si son grand dessein de redéfinir la place du Québec par rapport au Canada et au monde n'a pas abouti, sa vision éthique des institutions, sa farouche défense des valeurs démocratiques, son souci d'équité sociale et d'affirmation économique ont durablement marqué l'ethos québécois. Ces convictions et les politiques qui les incarnent sont au cœur de la Révolution tranquille, qui est aussi l'œuvre qu'il a accomplie avec quelques autres. Ces convictions et ces politiques ont aussi marqué la société québécoise durant sa décennie au pouvoir. Mais entre les deux périodes, celle de la Révolution tranquille et celle du régime Lévesque, la différence est de nature. En 1960, la classe politique a répondu à un profond désir et besoin de changement qui avait longuement mariné dans l'après-guerre et qui rejoignait un nombre sans cesse croissant de Québécois. Le mouvement allait des citoyens vers le et la politique. En 1970, le mouvement allait du politique vers les citoyens, qu'il fallait animer du désir et convaincre du besoin de changement.

Certes, resituée dans le temps long, il n'est pas illégitime de poser la question de la pertinence de l'option qui fut au cœur de l'engagement de René Lévesque, d'autant qu'elle était plus nuancée, plus enracinée dans la durée historique du Québec que certains ont bien voulu le reconnaître. Cet homme du changement aimait aussi les continuités. Que serait devenu le Québec si René Lévesque était resté au Parti libéral, et que serait devenu le fédéralisme canadien? Que serait devenu le Québec sans les référendums successifs et Trudeau sans sa victoire de 1980? Dans le

temps long qui n'est pas encore complètement accompli, quel bilan provisoire – actif et passif – démographique, économique et politique - peut-on faire de l'inclusion dans la politique québécoise et canadienne de l'option de la souveraineté à la fois comme stratégie politique et comme programme politique? Finalement, il faudra bien se demander à qui a profité ce choix et l'échec qui l'a suivi.

#### La parole

Dans nos mémoires – certainement dans la mienne –, René Lévesque se présente comme un saltimbanque des mots. Il les étend dans des phrases pliées et dépliées comme des vagues qui se superposent plus qu'elles ne se succèdent. La langue française est comme réinventée en permanence par ces éclipses, ces incises, ces énumérations qu'il multiplie comme un artisan à la recherche de la forme définitive. Il vient manifestement du temps immémorial de la parole... et de ses premiers prolongements technologiques, l'imprimerie, le télégramme, le fax, le téléphone et la radio... d'un temps où les images étaient rares autant qu'elles sont devenues insupportablement surabondantes. Sa gestuelle unique est aussi de ce temps. Accompagner et illustrer la parole avec le corps, les bras, les yeux et les mimiques. Ce monde sans image sinon longuement construite par les peintres, les graveurs, le cinéma naissant et les premiers photographes nous est lointain et peut-être incompréhensible. Mais un monde sans image est un monde de la parole.

Quelque chose en René Lévesque s'est irrévocablement fixé dans cette période... Récemment, en écoutant ou en me remémorant certaines de ses interventions, j'ai eu la forte impression que, dans son cas, la parole précède toujours l'image. Il ne commente pas les images, il commente les réalités. Mais il se les annexe, en quelque sorte, comme un élément de preuve, comme une extension de la démonstration, une pièce venant conforter une plaidoirie. En l'écoutant, j'avais le sentiment que pour lui la parole était première et même que, dans son cas si singulier, elle était l'image. Dans certains moments forts de sa vie publique, cette symbiose a fait l'histoire. Le jour de la démission d'une quasi-moitié

de son conseil des ministres, il se lève à l'Assemblée pour répondre à la question suivante de Gérard D. Lévesque: « Monsieur le premier ministre, avez-vous toujours un ministre des Finances, un ministre de l'Éducation, un ministre de la Science », etc. René Lévesque pointe d'abord les bancs vides qui l'entourent et, comme pour habiller son geste, il répond: « Monsieur le président, je ne sais pas. » Je tiens aussi sa gestuelle et ses mots, le soir du référendum de 1980, comme l'un de ces « moments synthèses ».

#### L'écrit

Les collaborateurs de René Lévesque nous disent qu'il écrivait luimême tous ses discours et improvisait finalement assez peu. Des milliers d'heures sans doute dans sa vie. Impression strictement personnelle, j'ai eu en relisant ses ouvrages le sentiment d'une parole écrite qui attend une réponse, le curieux sentiment de l'entendre en le lisant, de le voir jongler avec les mots mis en ordre de marche, faire parler ses silences et préparer des chutes rarement convenues. Miron disait que l'écriture était pour lui un moyen d'action et non une activité à part. Pour Lévesque aussi, la prose est une affaire de convictions et d'action. Elle est un outil politique et il en connaît la portée, l'utilisation, aussi, qu'on peut en faire contre lui, d'où sans doute l'extrême attention qu'il portait à ses interventions écrites, pour des raisons politiques mais aussi pour le respect qu'il avait pour sa fonction de chef de gouvernement. Vieux réflexe sans doute hérité des normes qu'il s'imposait déjà à la télévision de Radio-Canada du temps où, journaliste, il évoquait ce qui fut et advint, normes qu'il transposa dans sa fonction politique dédiée à ce qui doit advenir.

«Savez-vous écrire?» lui demanda un jour Trudeau « sur ce ton baveux qu'il affectionnait » (dixit René Lévesque). « J'ai de vieux copains, écrira-t-il dans ses quasi-mémoires, qui prétendent que j'écris encore plus mal que je ne parle, même quand je parle bien... » Le savoir-écrire, me semble-t-il, fascinait et dominait l'intellect de cet être que l'on disait brouillon, sauf pour ses interventions écrites qui répondent à une architecture textuelle construite, travaillée et efficace. Martine Tremblay le montre griffonnant quelques phrases avant ses interventions publiques ou

planchant avec intensité sur des textes plus conséquents « jusqu'à ce qu'il trouve le ton et le degré de nuances désirées, le mot ou l'expression juste ». Exigences personnelles, sans doute! Mais aussi esprit d'une époque, effet d'une culture valorisant l'écrit travaillé et retravaillé. Gérard Pelletier, Claude Ryan, André Laurendeau, Jacques-Yvan Morin et bien d'autres encore appartiennent à ce temps.

René Lévesque est aussi de la première génération de l'image télévisuelle, qu'il apprivoise, utilise et maîtrise avant que sa profusion, tel un tsunami permanent, déferle sur et dans les esprits. La télévision que René Lévesque a connue et animée avant de dire « oui » à Jean Lesage et à Georges-Émile Lapalme nous est lointaine et en partie inconnue.

Artisanale, volontariste, directe, elle faisait alors appel aux talents, aux compétences, à la culture et au travail des journalistes. Elle n'a rien à voir avec ce fleuve de commentaires et d'improvisations, cette lecture assommante et accommodante de communiqués qui déferlent sur nos écrans en permanence. Elle n'a rien à voir non plus avec le traitement fait aujourd'hui aux journalistes auxquels on demande de parler, avec autorité et dans la même heure, du besoin de dévaluation de la devise chinoise, de la grossesse de Carla Bruni, de la régression royaliste du Dominion du Canada, de la guerre au Sud-Soudan, de l'effondrement appréhendé du pont Champlain et du dernier spectacle du Cirque du Soleil consacré à Michael Jackson. Et en boucle, s'il vous plaît, deux fois, trois fois et davantage. La Fédération des journalistes professionnels du Québec devrait se battre contre cette imposture et exiger plus de respect pour ses membres et pour leur public, notamment de la part de la télévision publique. À moins de croire qu'il n'y a pas d'autre modèle possible. Ce qui n'est pas vrai.

Avec son tableau, sa cigarette, sa fréquentation du monde, sa culture politique, son intelligence cumulative, sa curiosité intellectuelle, ses mots de tous les jours, sa discipline, René Lévesque avait besoin, lui, d'une bonne heure pour expliquer la guerre conduite par la France en Algérie. À l'époque, il semble que la direction de Radio-Canada comprenait ce besoin! Mais je m'aven-

ture ici un peu trop sur un terrain qui sera éclairé pour nous par Marc Laurendeau.

Au-delà de ces fleuves de mots dits et des mots écrits par René Lévesque, ce qui importe est la signification. Ce discours sur l'émancipation de la nation et subséquemment sur la souveraineté constamment élargie des femmes et des hommes d'ici, des créateurs et des entreprises d'ici, n'est pas un simple discours. Il constitue une ardente obligation.

Quelle forme prendra cet État-nation que nous croyons si proche et indispensable, se demandait René Lévesque en 1985? Je ne le sais pas plus que quiconque, se répondait-il à lui-même, sinon que seul le peuple du Québec en décidera. Tout le reste est politique de l'imaginaire ou de l'abstraction, selon les mots de granit de Pierre Vadeboncoeur.

L'homme dont la parole et les écrits nous rassemblent aujour-d'hui nous a laissé un enseignement essentiel : le Québec est responsable de son destin et personne d'autre que les Québécois ne le réalisera à leur place. Mais il faudra que cette minorité-majorité se convainque à nouveau du besoin de sa cohésion et, sur quelques questions essentielles, atteigne au consensus qui tirera des guérillas actuelles quelques domaines constitutifs ; que nous nous dotions d'une politique de la population qui inclut une révision radicale du traitement que nous réservons aux immigrants, qui constitue un échec cuisant, au point où le chef d'un nouveau parti se permet de proposer que nous réduisions de 50 % leur nombre déjà faible quand il faudrait le doubler ; que nous soyons aussi véritablement obsédés par la déscolarisation des enfants du Québec, ce drame absolu, et que nous corrigions une situation sociale et économique que rien, absolument rien, ne peut justifier.

Mais comment dissoudre la complaisance qui nous ronge? Comment élever le débat public et donner à nouveau crédit et légitimité à l'espace public et à nos institutions publiques sans lesquelles le Québec s'atomise, se ringardise et « s'humorise » ?

Telles sont quelques-unes des interrogations que ma fréquentation récente des mots et des écrits de René Lévesque a fait émerger dans mon esprit. Elles débordent peut-être le cadre de notre rencontre, mais si peu, dans la mesure où tous ces mots et ces écrits convergent vers une idée simple : une autre perspective est possible.

# RENÉ LÉVESQUE, ESSAYISTE

PAR ANNE CAUMARTIN

Considérer René Lévesque comme un essayiste, comme un écrivain qui présente en toute subjectivité sa vision du monde et qui allie aux idées un imaginaire à même de les faire parler davantage, peut soulever des objections. Plusieurs se souviendront de lui par son premier métier, celui de reporter à la radio de Radio-Canada, qui laisse croire que, dans le discours, seuls les faits peuvent être porteurs de vérité. Or, il s'est avéré, au fil de sa carrière journalistique entre autres, que la mise en récit de ces faits ou du moins un certain art de raconter a pu jouer un rôle important dans l'exposition de cette vérité et susciter du coup la profonde adhésion du public. Il s'est avéré, que l'on se fie aux témoignages de Raymond Charrette, de Gérard Pelletier ou de Claude Sylvestre<sup>1</sup>, que le discours de René Lévesque s'est élaboré autour de ce que l'on pourrait nommer un style opérant qui lui confère «l'étoffe d'un grand écrivain<sup>2</sup>. » Il ne s'agit pas toutefois de faire ici de René Lévesque un écrivain au sens où il transposerait un imaginaire qui se ferait la voie royale de l'idéal. Il ne s'agit pas d'en faire un littéraire et d'alimenter ainsi le mythe, qui finit par opacifier la figure historique. Dans la mesure où la littérature a joué pour René Lévesque un rôle important dans son rapport à la réalité sociale et politique<sup>3</sup>, il s'agira plutôt de montrer, en convoquant des textes notoires qui encadrent sa carrière politique (du moins, celle qui s'est faite du côté souverainiste), que se développe une manière littéraire de proposer l'idéal, de le situer et le raconter, de faire en sorte, en somme, qu'il soit partagé. À travers Option Québec (1967-68), qui a été reçu comme un manifeste<sup>4</sup>, et

le long commentaire prospectif «Libérer l'avenir<sup>5</sup> »publié en 1985, on pourrait dire que s'expose la tentation de l'essai qui tire le manifeste comme le commentaire hors de leurs cadres stylistiques habituels. C'est cette pratique particulière que je voudrais explorer ici.

Selon les disciplines universitaires, le mot essai a pu recouvrir plusieurs sens. Souvent associé à l'étude savante qui s'écarte un peu de son ordinaire en laissant apparaître sporadiquement la voix de l'auteur, une présence timide qui assoirait l'autorité de son discours sur la qualité des notes en bas de page, l'essai laisse oublier que, dans la tradition de Montaigne, il est d'une part le genre littéraire où s'expose et s'impose une voix particulière qui interprète l'immédiat, qui, autrement dit, permet d'aborder les objets culturels comme des tremplins vers des considérations plus larges. D'autre part, il est le genre littéraire qui s'attarde par l'écriture - par le style - à rendre concrètes les idées. En écrivant un essai, on donne forme à la pensée en lui prêtant le corps et l'âme d'une image qui saura assurément l'animer, la définir, la clarifier. Choisir d'écrire un essai, c'est accepter que la pensée puisse se nourrir de l'affect, c'est croire qu'elle n'a pas à montrer le masque de l'objectivité pour être valable<sup>6</sup>. C'est croire en somme que cette pratique permet de dire ce qui ne pourrait être exposé par d'autres types de discours. La véritable caractéristique de l'essai est le déploiement d'une pensée à partir d'une émotion qui se situe entre deux pôles de l'affectivité: la fascination et la révolte. L'organisation de l'essai tourne autour d'un manque: l'essayiste exprime sa fascination lorsqu'il trouve enfin ce qui manquait à sa vie pensée, à son âme, à son monde; il exprime sa révolte lorsqu'il comprend la raison de ce manque mais ne trouve nulle part comment le combler. En somme, pratiquer l'essai, c'est écrire dans l'impatience du changement, de l'avènement; c'est esquisser une voie de contournement du réel et inventer avec vivacité une alternative à l'insupportable.

On aura compris que le choix de cette forme n'est pas neutre. L'essai a une visée: convaincre. Il érige en art la persuasion douce d'un lecteur placé devant un enjeu jugé essentiel. Les deux textes de René Lévesque que j'ai retenus, l'un reconnu comme un manifeste, l'autre comme un commentaire, partagent aussi cette visée mais tentent d'y parvenir par différentes modalités rhétoriques.

Pour ce qui est du manifeste, l'art de convaincre est des plus virulents. Ce type de déclaration officielle veut justifier une position; elle fournit le plus souvent un exposé théorique, voire un programme qui, soutenu par la force de la signature, le plus souvent celle d'un groupe, cherche à rallier des sympathisants. À la succession des arguments, à l'indication de l'urgence d'agir s'adjoint un ton souvent brutal, une logique de l'impératif à même de forcer l'adhésion du lecteur, à même aussi de heurter les sensibilités et de produire l'effet contraire.

Le commentaire, quant à lui, est un discours qui se construit à partir de celui de quelqu'un d'autre. On tente de dégager la ligne directrice qui a organisé le propos pour l'interpréter, y ajouter des explications ou des réserves. Dans le cas qui nous intéresse, le commentaire-postface aurait pour fonction de fournir une synthèse ou du moins une vision compréhensive qui mettrait en perspective les arguments déjà proposés en leur donnant du coup une portée plus large. Le commentaire, par sa nature marginale, périphérique, s'articulerait autour d'une rhétorique des moins énergiques et n'aurait de ce fait qu'un faible pouvoir de persuasion. Or, dans les deux textes de René Lévesque, manifeste ou commentaire, il semble que l'invitation aux lecteurs, c'est-à-dire le pouvoir de persuasion du texte, évite ces écueils en tendant vers l'essai par la présence d'une voix particulière et la force de l'image. Tout se passe comme si manifeste et commentaire avaient l'art d'acquérir la confiance du lecteur par une rhétorique qui se situerait en un juste milieu. Du manifeste, la force du NOUS s'efface dans une énonciation quasi individuelle, personnelle; dans le commentaire, la parole vive de l'auteur s'affirme au détriment du simple discours accessoire, satellite. Tout se passe comme si leur auteur atténuait la virulence de l'un et donnait du mordant à l'autre.

#### Option Québec

Option Québec aura marqué dans la carrière politique de René Lévesque un coup de départ fulgurant. La version initiale, prononcée devant ses militants du comté de Laurier en septembre 1967,

tient en une trentaine de pages et ne porte pas encore une signature collective, mais celle, seule, de René Lévesque. L'ensemble du texte tourne autour d'une idée maîtresse, celle d'« un Québec souverain au sein d'une union économique canadienne<sup>7</sup> », et, selon Pierre Godin, biographe de Lévesque, il « livre un plaidoyer éminemment émotif mais qui veut toucher autant la raison que le cœur de ses auditeurs déjà acquis à sa cause ». Lors de la publication en 1968, le texte préserve le « ton Lévesque » mais s'ouvre par un avant-propos signé par dix autres personnes8. On y présente le texte principal non pas comme un programme électoral mais comme un texte où se trouve «un esprit et une option»; on annonce que les Québécois sont « à l'heure des choix » et peuvent enfin mener une vie d'hommes libres et en assumer pleinement la responsabilité. L'ensemble de l'ouvrage est maintenant constitué de deux grandes parties: «Un pays qu'il faut faire » et «Ce pays qu'on peut faire », c'est-à-dire d'une part le véritable manifeste ainsi que le qualifie Bernard Chenot en ouverture de deuxième partie, et d'autre part ce qui se veut en quelque sorte le programme de gestion de risque.

La partie dite «du manifeste» comporte six chapitres. Les trois premiers sont intitulés « Nous autres », « L'accélération de l'histoire » et « La Révolution tranquille ». Le propos porte directement sur la définition de l'identité québécoise. Lévesque écrit en ouverture: « Nous sommes des Québécois. Ce que cela veut dire d'abord et avant tout, et au besoin exclusivement, c'est que nous sommes attachés à ce seul coin du monde où nous puissions être pleinement nous-mêmes, ce Québec qui, nous le sentons bien, est le seul endroit où il nous soit possible d'être vraiment chez nous<sup>9</sup> ». Sont convoqués ensuite différents personnages historiques qui agissent comme autant de figures de mémoire : Maisonneuve, Jeanne Mance et Jean Talon fournissent les premières leçons de progrès et de persévérance; Lambert Closse, Brébeuf, Frontenac, d'Iberville, celles de l'audace ou de l'héroïsme. Ont montré la volonté de perdurer, malgré la Conquête, les Olivar Asselin, Édouard Montpetit et Honoré Mercier, autant d'ancêtres dont il faut se montrer digne et qui balisent cette « personnalité » qui est la nôtre. Il s'agit là pour René Lévesque de montrer la particularité des Québécois, cette « différence vitale que nous ne pouvons [...] abdiquer¹0». Il s'agit pour lui de « quelque chose de physique», une chose dont « seuls les déracinés ne peuvent se rendre compte », mais qui risque d'être fragilisée par « l'insécurité » et « l'asservissement », par « l'inhumanité des systèmes », par des conflits qui peuvent mener à « l'anéantissement »¹¹¹. « La seule façon de dissiper ce danger, c'est d'affronter cette époque exigeante et galopante, et de l'amener à nous prendre tels que nous sommes. » « Pour parler familièrement, écrit-il encore, il faut que nous nous donnions des motifs suffisants d'être non seulement sûrs mais assez fiers de nous-mêmes¹². »Le retour sur la Révolution tranquille donne raison à cette fierté. Lévesque indique que nous nous sommes découverts capables de mener de grands travaux, de travailler à un accomplissement que personne ne pourra faire pour nous.

À cet appel au ralliement fondé sur une identité héroïque mais mise en péril (n'est-ce pas toujours ce qui guette les héros?), à cet exposé sur notre vitalité et notre « condamnation au progrès à perpétuité » succèdent les chapitres « Minimums vitaux » et « Le cul-de-sac » où se pose l'obstacle du régime politique dans lequel nous vivons, cette « maison de fous », dit l'auteur. Dans ces deux sections, la surenchère des entraves (« chevauchements de législations, de règlements, d'organismes dont l'effet principal est d'entretenir la confusion ») indique, dans un registre pathétique invitant presque à la compassion, tout ce qui mène à l'immobilisme et à la sclérose de notre personnalité. Contrairement à l'horizon d'attente que suscite un manifeste à savoir une argumentation sur le mode de l'impératif -, c'est précisément l'exploitation du registre pathétique qui sert de levier à l'invitation du dernier chapitre, « Le chemin de l'avenir », où se trouve la tentative ultime de persuasion: il est possible d'éviter le cul-de-sac identitaire et politique dans la mesure où les Québécois oseront voir que le problème ne peut se dénouer dans quelque aménagement du statu quo. Il s'agit de définir un Québec souverain et une nouvelle Union canadienne, afin de relancer l'histoire du Québec dans l'unique direction qui lui convienne.

Ce manifeste se termine donc sur l'idée d'une possibilité, sur l'esquisse d'un futur commun au bout de ce chemin; il se termine essentiellement sur l'énonciation d'une invitation qui prend appui sur les écueils du présent (qui pourraient être gardés à bonne distance) et, surtout, qui trouve sa force dans ce que l'on pourrait envisager comme la cartographie politique de la deuxième partie. L'efficacité du manifeste de Lévesque est précisément ce qui se trouve, comme dans l'essai, hors de la coercition. Il n'y a pas là de rhétorique de l'impératif qui accompagnerait une décision arrêtée, mais plutôt une invitation ou tout au plus un plaidoyer pour qu'une collaboration prenne forme afin de concrétiser un projet politique qui serait l'aboutissement normal d'un mouvement déjà bien amorcé. L'efficacité du manifeste ne se trouve pas tant non plus dans l'éloge des ancêtres, mais dans le ton pessimiste utilisé pour décrire et décrier le présent qui n'est pas digne d'eux, un état actuel qui serait en train de prendre une dangereuse tangente. Ce ton, ce registre pathétique, par l'appel au changement nécessaire qu'il sous-tend, se fait outil de persuasion voire de séduction. Ce type d'énonciation caractérise une posture liminaire entre passé et avenir et présente non seulement un projet politique mais un enjeu éthique pour le destin d'une communauté. C'est donc par cette tonalité stylistique qu'est rendue sensible l'urgence d'un choix et qu'est initié le grand mouvement de réorientation, la douce révolution politique du Québec « qui change tout sans rien défaire », pour citer un poème qui semble soulever bien de l'intérêt par les temps qui courent<sup>13</sup>. Par l'honnêteté et la clairvoyance qu'il sous-tend, le ton pessimiste de l'homme politique est en somme ce qui rallie la « confiance » <sup>14</sup> du lecteur en cette image récurrente dans le discours de René Lévesque: la progression sur le chemin de l'avenir.

#### Libérer l'avenir

Tout à l'opposé, dans son long commentaire intitulé *Libérer l'ave-* nir, en postface à l'ouvrage *Au-delà de l'image. Bilan 1970-1985* dirigé par Jules-Pascal Venne, Lévesque est à l'heure des bilans... mais des bilans qui incitent à la perpétuation de « l'option » voire à sa concrétisation. Loin de préciser ce qui a été énoncé dans les

pages précédentes, Lévesque propose plutôt de « planter le décor du futur» en s'adressant aux héritiers de l'an 2000 (ceux qui avaient en 1985 entre 10 et 25 ans). Comme on l'a mentionné plus haut, la forme du commentaire ou de la postface est vite délaissée, Lévesque saisissant là l'occasion de se détourner du « bilan » annoncé dans le titre de l'ouvrage pour indiquer plutôt aux souverainistes le chemin qu'il reste à parcourir. Ce texte décousu (voire erratique) que Lévesque dit - fort à propos avoir fini d'écrire sur la route Québec-Montréal, cette « divagation », pour reprendre le mot de Fernand Ouellette, sur la situation sociale et politique du Québec, file la métaphore du chemin en demandant d'entrée de jeu « où allons-nous? Comment et par quels chemins s'y rendre le mieux possible? ». Lévesque tente de circonscrire le « bien » qui sera recherché par les générations qui suivent et mesure à cette aune les réalisations politiques et sociales des dernières décennies. L'auteur passe de l'adresse directe à ces « héritiers de l'an 2000 », pour clore son propos sur une invitation (tant à la génération montante qu'à ses adversaires actuels) à poursuivre le même but que son parti s'est fixé depuis 1976 : agir pour le peuple québécois, libérer son avenir en tentant de parfaire un État national. C'est là le parcours que Lévesque invite à suivre; c'est, dit-il, « une simple question de confiance ».

Dans Option Québec, l'essayiste, se tenant au seuil d'un nouveau Québec, d'une nouvelle réalité sociale, convoquait la confiance du lecteur par sa posture autant sur la trame historique de sa communauté que dans le large spectre de la rhétorique. Dans « Libérez l'avenir », cette confiance est sollicitée plus directement alors qu'est indiqué un chemin à parcourir ensemble. L'essayiste est celui qui sait ouvrir la voie en montrant pas à pas ce qui balise la bonne piste. Plus que le cœur de l'argumentation qui indique les bons pas de l'histoire québécoise récente – on indique au passage que le rapport à l'environnement s'améliore, que la ville devient plus habitable, que le dynamisme de l'industrie permet au Québec de s'illustrer à l'étranger –, plus que l'ensemble de ces éléments qu'il faudrait multiplier, c'est le cadre énonciatif que Lévesque donne à son commentaire qui en garantit l'efficacité. Si la proposition de l'idéal souverainiste par Lévesque – bien qu'elle

soit faite dans l'impatience du changement – relève encore dans ce texte d'une voix essayistique par la mise en œuvre d'une tonalité paradoxalement pessimiste et sereine, si la rhétorique réussit à se faire opérante, voire pédagogique, en convoquant le ton de l'humilité propre à Lévesque (les formules « humble serviteur », « votre guide », « à mon humble avis » lui étaient d'ailleurs souvent reprochées par son ami Yves Michaud pour leur dehors hésitant, leur fonction antinomique à côté du charisme qui a consacré le mythe René Lévesque), il reste que le pouvoir de ce texte, de cet essai véritable, réside en sa capacité à rendre concrètes les idées avancées.

La métaphore du chemin, au-delà de la possible naïveté ou de la maladresse stylistique qu'elle signale, reste une figure qui, par son omniprésence, finit bien par marquer l'imaginaire. S'il est vrai que « dès qu'on s'avance entre aujourd'hui et demain¹5 » il existe ce passage qui s'apparente à « la nuit », Lévesque se pose en quelque sorte comme un guide qui mènerait les désirs de « nos héritiers de l'an 2000 » à leur réalisation en défaisant un à un les mythes qui astreignent au surplace. La réflexion proposée par Lévesque expose une façon de « harnach[er] » les forces vives du Québec pour arriver à «un monde vraiment vivable». Or, bien qu'il présente un « horizon », qu'il demande précisément « mais où allons-nous?», qu'il annonce «nous partirons de loin» et conclut son voyage imaginé par des phrases comme « jetons un coup d'œil en arrière, et voyons d'où nous sommes partis », « on s'en est sorti » ou « Le long du chemin, qui a paru bien long... », il reste que se dévoile sans cesse un parcours inachevé; il reste qu'on n'édicte pas le portrait du Québec de demain, mais qu'on persiste à formuler des invitations – à développer la vie culturelle, la spécialisation technique, l'information, etc. -, qu'on incite à adopter un certain mouvement plutôt qu'à déterminer un point d'arrivée. « C'est progressivement, écrit encore Lévesque, que le "pays réel", continuant sur cette extraordinaire lancée que nous avons tâché de décrire, s'apercevra peu à peu que le mouvement est irréversible et qu'il va bien falloir le mener un jour à son terme. » Si l'image du chemin a pour fonction rhétorique de séduire le lecteur par la liberté d'action qu'elle accorde<sup>16</sup>, elle peut

néanmoins paraître comme une figure de l'incertitude, de l'incomplétude qui déboulonne le désir d'action au fur et à mesure que l'espoir de changement prend corps. C'est dire que l'efficacité de cette anti-rhétorique ou plutôt de cette rhétorique de l'anti-persuasion reste à creuser.

La pratique de l'essai chez René Lévesque pourrait nous mener à plusieurs considérations, que ce soit la prise en compte chez lui de la nécessité, pour être véritablement entendu, d'adoucir la tonalité de ce qui se veut un manifeste, ou encore son recours récurrent à des images fortes et à des citations pour soutenir ou encadrer ses arguments politiques. Je me limiterai toutefois à une seule considération; une interrogation, en fait, qui m'est revenue souvent au fil de mes lectures sur Lévesque et à laquelle je ne prétends pas pouvoir répondre: pourquoi écrire? Après Radio-Canada, pourquoi écrire autre chose que des discours? Au-delà du fait que René Lévesque était un homme de culture, qu'il a entretenu avec les livres un rapport quasi nourricier, pourquoi cette tentation de l'essai? S'il savait de façon diffuse la place que prendrait cette occupation dans sa vie dès 1947, alors qu'il était déçu de son travail à Radio-Canada (« je sais aussi que je vais écrire, bien ou mal, on verra... », écrivait-il à un ami de Gaspé), il ne s'est pas tant consacré à l'écriture qu'à faire tendre la politique vers le littéraire, à déformer le programme en essai.

Peut-être voyait-il là – et maintenant, peut-être est-ce à mon tour d'être naïve – une façon d'entretisser la réalité et l'idéal, une façon non seulement de penser et de voir (selon l'étymologie du mot *idéal*) au plus loin de soi, mais aussi de *faire voir* ce qui se tisse au présent, en le tenant, ce présent, à distance respectable, sous l'œil critique de celui qui écrit, afin de *peser l'idée* (de *exagium* qui est à l'origine du mot « essai ») et d'endosser, dans la perspective de Lévinas, une autre forme de responsabilité.

### RENÉ LÉVESQUE HOMME DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRIT

a première carrière journalistique de René Lévesque explique largement comment s'est forgée sa voix unique au Québec. Reporter de guerre bouleversé par le spectacle des camps de concentration, envoyé spécial de Radio-Canada en Corée, animateur de radio et de télévision, auteur d'innombrables chroniques de presse, il a toujours eu le souci – et le talent – d'expliquer les choses clairement, sans pour autant verser dans la simplification. De même, son intelligence sensible et sa proximité avec le public ont été un atout de poids dans sa vie politique. Cet ouvrage se penche sur cet aspect fondamental du caractère de René Lévesque, et sur bien d'autres éléments qui définissent ses qualités de communicateur.



Les textes de René Lévesque, homme de la parole et de l'écrit sont tirés des interventions faites au deuxième colloque de la Fondation René-Lévesque. Les auteurs sont des spécialistes de la communication politique, des historiens, des journalistes et d'anciens proches collaborateurs de René Lévesque.

Avec les textes de: Éric Bédard, Aimé-Jules Bizimana, Anne Caumartin, Bernard Descôteaux, Yves L. Duhaime, Yves Dupré, Graham Fraser, Xavier Gélinas, Dominique Labbé, Marc Laurendeau, Denis Monière, Gratia O'Leary, Pierre Pagé, Jean-Louis Roy, Jocelyn Saint-Pierre et Alexandre Stefanescu.



